

L'éternelle nuit

25/08/25

Stéphane DROUOT

<http://ecrits.laei.org>

Il fait encore nuit. Il y a dans cette obscurité quelque chose de malsain, de compliqué et d'outrageux. Je ne me souviens plus de la dernière fois que j'ai vu la lumière du jour. Était-ce hier ? La semaine dernière ?

Dans la nuit permanente, comment discerner un jour du suivant ? J'avance à tâtons, les doigts effleurant crépit, tapisserie, verre et métal. Dans cette nuit, la lumière meurt à mes pieds, comme une ombre en plein jour. Elle ne porte pas bien loin et s'évapore en une nuée informe ; alors nous faisons sans lumière. Cette obscurité absorbe jusqu'à chacun de nos bruits. Au début, on criait pour se reconforter, pour être rassuré de la présence de l'autre... au final, on criait pour se rappeler de sa présence à soi.

Les miroirs, depuis que ce noir s'est installé, les miroirs sont nos ennemis jurés, comme un trou au fond de l'abysse.

Je ne sais pas si j'ai dormi aujourd'hui, parce que je ne sais pas quand aujourd'hui a commencé... à vrai dire, je ne sais pas si aujourd'hui a commencé ; je ne sais pas quel jour nous sommes, je ne sais plus vraiment si nous sommes. Le temps semble être aspiré par les miroirs comme l'air par le moindre trou dans la paroi d'une machine spatiale.

J'aurais sans doute préféré être en apesanteur, baigné dans la lumière artificielle d'une station orbitale. Mais même de ceux qui y vivait, nous n'avons pas de nouvelle depuis que la chape obscure s'est abattue sur le monde.

Je n'ose pas admettre que ce qui me manque le plus, c'est la musique. Au début, on pouvait encore l'écouter dans une pièce,

mais l'obscurité s'épaississait au fur et à mesure atténuant le son des hauts-parleurs. Les écouteurs, ceux qui s'enfoncent bien au fond de l'oreille, ceux là fonctionnent encore, si ce qu'on veut c'est que l'obscurité nous envahisse de l'intérieur.

Alors il n'y a plus de musique, plus de son, plus de joie, plus de goût. Tout est gris... enfin même pas. Rien n'est noir non plus. L'obscurité profonde, elle n'est pas noire. Il y a tous ces neurones qui perdus par le manque de donnée rétinienne, clignent dans tous les sens, déployant de fantastiques fractales multicolores dans un bain psychédélique de néant absolu. Ces images grignent doucement ce qui reste de notre volonté.

Si je chante, j'inspire l'obscurité et ma voix meurt. Si je ris, j'étouffe.

Mon seul plaisir dans ce monde immobile et froid, c'est la pluie. Elle est étrangement chaude et abondante. Lorsqu'elle frappe les carreaux, je la sens du bout des doigts faire vibrer le verre.

Je descends les petits escaliers de métal, la main sur la rambarde et je me faufile entre les portes, je franchis le pas de la maison, je détache timidement mes doigts du mur, balayes le caniveau du bout du pied et me positionne au milieu de la route, visage tourné vers ce ciel obscur, recevant chaque note de la musique divine sur le clavier de ma peau. Chaque impact est un éclat d'argent, une veine de marbre, brillante de mille feux dans la tourbe glacée et visqueuse de ce qui reste désormais de mon existence.

Un jour, avant que la lumière ne renaisse, je me noierai dans la pluie. Je m'allongerai sur la route, et je la laisserais m'ensevelir, me confondre avec l'asphalte, m'oublier et me dissoudre ; entremêler enfin le néant qui m'entoure au néant qui m'habite.

On ne se parle plus. Il n'y a plus rien à dire. Même si parler était encore possible, on ne se parlerait plus. La lecture a disparu. De la communication, il ne reste que le toucher. Un simple contact physique pour dire « je suis là ». Une caresse pour dire « je ne t'oublie pas ». Parfois, c'est un souffle dans le cou, une tendre morsure, le goût d'un autre dans sa bouche pour hurler « j'existe encore ».

Mais même ça, laisse doucement place au néant. Petit à petit, nous perdons ce qui faisait de nous des humains et c'est la lumière en nous qui fini par s'éteindre, notre feu divin dont il ne reste à la fin que les cendres, froides et humides.

Ce matin – enfin je dis « matin » par habitude – j'ai effleuré les touches du piano. Un geste machinal que je n'avais pas fait depuis le silence du soleil. Une note a sonné, comme un fanfare dans ma tête ; elle était douce et mesurée, elle était aussi parfaitement désaccordée mais elle m'a arraché le cœur. La seconde note fût étouffé, à peine audible et il n'y eu pas de troisième. Un long moment je restais ainsi, les doigts alternants de touches noires à touches blanches, caressant le bois de l'ancien instrument.

Je n'avais rien ressenti depuis tellement longtemps ; au début il y a eu l'horreur, la terreur des ténèbres... et puis c'était devenu banal, normal même. Nous nous étions adaptés. Petit à petit, l'obscurité avalait la joie, la patience, l'envie, et lorsque l'un de nous disparaissait dans ce néant, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Bientôt, je le sais, ce sera à mon tour de disparaître, de franchir le pas de la porte, et ce jour là, je me laisserai ensevelir par la pluie en me souvenant de cette note de piano, alors que le peu de chaleur que mon corps contient encore finira d'être dissipée par l'immuable intransigeance du rien.

Je n'attends pas cet instant avec impatience, il n'y a plus de frivolité dans mon existence, il n'y plus de temps ni d'envie, il

n'y a ni désir ni furie. Il ne reste que la certitude de la fin et même cela finira par disparaître, emporté par la pluie.